

Analyse du processus d'animalisation et de réification de la femme accusée de « collaboration horizontale » à travers la fiction romanesque

José Luis ARRÁEZ

Universidad de Alicante

jl.araez@ua.es

Resumen

Finalizada la Segunda Guerra Mundial, durante la Liberación, un número considerable de mujeres acusadas de «colaboración horizontal» con el enemigo fueron severamente castigadas públicamente por la población. Maltratadas física y psicológicamente, a veces incluso hasta la muerte, las «boches épurées» se han convertido en el símbolo de un triple adulterio: hacia la patria, hacia la sociedad y hacia la familia. Partiendo de una perspectiva multidisciplinar, y a través de una selección novelesca, examinaremos la representación literaria del proceso de deshumanización puesto en marcha por diferentes novelistas para mostrar cómo esta pasa por la animalización y la reificación de la víctima.

Palabras clave: Depuración. Deshumanización. Violencia de género. Mujer. Segunda Guerra mundial. Narrativa francesa de los siglos XX-XXI.

Résumé

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, à la Libération, un nombre considérable de femmes accusées de « collaboration horizontale » avec l'ennemi ont été sévèrement punies publiquement par la population. Maltraitées physiquement et psychologiquement, parfois même jusqu'à la mort, « les boches épurées » deviendront le symbole d'un triple adultère, à la Patrie, à la société, à la famille. Prenant appui sur une perspective pluridisciplinaire, *via* un choix romanesque, nous examinerons la représentation littéraire du processus de déshumanisation mis en place par les romanciers afin de montrer comment celle-ci passe par l'animalisation et la réification de la victime.

Mots clés : Épuration. Déshumanisation. Violence sexiste. Seconde Guerre mondiale. Roman français XX^e-XXI^e siècles.

Abstract

In the wake of the Second World War, during the Liberation, a considerable number of women accused of «horizontal collaboration» with the enemy have been publicly severely

* Artículo recibido el 31/07/2018, evaluado el 26/01/2019, aceptado el 16/02/2019.

punished by the population. Arrested without warrant, then physically and psychologically bad treated, even till death, «the clean beasts» will become the symbol of a triple adultery, to the Country, to society and to the family. Starting from a multidisciplinary perspective, and through a novelesque selection, we will examine the literary representation of the dehumanisation process set up by novelists to show how this goes through the victim's animalization and reification.

Key words: Cleaning. Dehumanization. Gender-based violence. Horizontal collaboration.

0. Introduction

Avant que le débarquement des forces alliées en Normandie ne soit une réalité, et que la Libération rapporte une lueur d'espoir à un pays longtemps enténébré par l'occupation nazie, la France se submerge dans une période de pénombre, où les éclats d'une victoire imminente s'assombrissent par suite des actions violentes des épurateurs sur les collaborateurs. Au cours des mois suivants, la « chasse aux collabos » plonge presque tout le pays dans une « guerre civile » (Rouso, 1990 : 13) non déclarée officiellement, hantant pour toujours et à jamais l'HISTOIRE¹ et l'imaginaire français. Extrajudiciairement, des femmes et des hommes seront jugés et condamnés, pour ensuite être punis en public par leurs compatriotes. Néanmoins, dans le cadre de cet affrontement franco-français, les femmes accusées de collaborationnisme seront doublement séviées ; tout d'abord, comme traîtresses envers leur patrie, puis ensuite comme déloyales envers leur famille, leur communauté, voire leur condition de femme. Pour la conscience populaire de l'époque, profondément misogyne, leur « crime » avait surpassé le domaine politique pour s'immiscer dans le noyau familial et social. Ces épisodes justiciers nous transportent vers la France de la fin de la Grande Guerre, où des centaines de femmes furent également jugées coupables de collaborer avec des soldats allemands, puis épurées par leurs compatriotes. La littérature s'empare à son tour de cette réalité historique et sociale avec des romans tel celui de Maxence Van der Meersch, *Invasion 14* (1935).

Lorsque les premiers drapeaux français s'agitent dans les rues au rythme de *La Marseillaise*, le mot « collaboratrice » cesse d'être une injure inoffensive lancée contre les maîtresses des nazis et les passionnées du nazisme, pour devenir un verdict de cul-

¹ Pierre Barbéris (1980 : 11-21), dans son essai *Le prince et le marchand. Idéologiques : la littérature, l'histoire*, établit une différence entre HISTOIRE, Histoire et histoire comme point de départ pour l'analyse du texte littéraire :

- HISTOIRE : réalité historique
- Histoire : discours théorique proposant une interprétation didactique du développement historique ; il concerne donc le discours de l'historien.
- histoire : les récits qui constituent également une interprétation de l' HISTOIRE ; il s'agit donc de toute histoire dont la fonction est de raconter des événements.

pabilité. Accusées de collaboration verticale ou horizontale avec l'ennemi, le crime perpétré par les premières se circonscrit au domaine politique, le deuxième au domaine privé. Toutefois, l'amitié, l'amour et le sexe avec l'occupant seront pénalisés au même niveau que la haute trahison.

Les objectifs des caméras argentiques et des appareils photographiques, qui à l'époque s'évertuaient à immortaliser les premières manifestations de liberté dans les rues, ont capté des séquences et des images saisissantes du rituel d'épuration de ces femmes. Au moment où la tonte se trouvait au *summum*, on retiendra l'instantané pris par Robert Capa à Chartres en août 1944. Contemporain aux faits, nous évoquerons le poème « Comprends qui voudra »² de Paul Éluard. Dès lors, la littérature s'appropriera de cette réalité historique, se formant peu à peu une nouvelle modalité thématique romanesque dont la protagoniste est la « collaboratrice horizontale ».

Mis à part les écrits intimes, le théâtre et la littérature de jeunesse, nous avons répertorié dans la première phase de notre étude les ouvrages appartenant à la fiction romanesque d'expression française où la femme épurée intervient dans l'intrigue. Le corpus définitif résulte du ciblage des romans où l'épuration condamne la relation amicale, sentimentale ou sexuelle avec un Allemand. En outre, nous avons rejeté pour notre sélection les romans où l'acte de l'épuration ne relèverait d'aucune donnée. Ainsi, l'analyse proposée repose sur le corpus romanesque suivant :

Marguerite Duras, *Hiroshima mon amour. Appendices* (1960).

Guy Croussy, *La tonduie* (1980).

Jean Anglade, *Les permissions de mai* (1981).

André Figueras, *Pas de champagne pour les vaincus* (1981).

Régine Deforges, *La bicyclette bleue, v. 3 : Le diable en rit encore* (1982).

Valentine Goby, *L'Échappée* (2007).

Sylvie Germain, *L'Inaperçu* (2008).

Bertrand Arbogast, *La Tonduie : Un amour de jeunesse franco-allemand* (2010).

Elsa Marpeau, *Et ils oublieront la colère* (2014)³.

² Le poème fait partie du recueil *Au rendez-vous allemand*, publié aux Éditions des Trois collines en 1945. Il fut préalablement publié dans *Les Lettres françaises* du 2 décembre 1944.

³ Par la suite, et dans le but de permettre une lecture plus aisée, les citations tirées de ces romans seront indiquées dans le texte avec le numéro de la page précédé de l'abréviation entre parenthèses:

Marguerite Duras, *Hiroshima mon amour. Appendices: (HMA)*.

Guy Croussy, *La tonduie (T)*.

Jean Anglade, *Les permissions de mai (PM)*.

André Figueras, *Pas de champagne pour les vaincus (PChV)*.

Régine Deforges, *La bicyclette bleue, v. 3: Le diable en rit encore (BB)*.

Valentine Goby, *L'Échappée (E)*.

Sylvie Germain, *L'Inaperçu (I)*.

Bertrand Arbogast, *La Tonduie Un amour de jeunesse franco-allemand (TAJFA)*.

Elsa Marpeau, *Et ils oublieront la colère (OC)*.

Sans introduire de discrimination concernant la littérarité⁴ des romans choisis pour notre analyse, et en raison des mauvais traitements physiques et psychologiques infligés par les épurateurs et leur public à la Libération, nous envisageons l'étude du processus de déshumanisation propice à l'animalisation et à la réification des femmes accusées de « collaboration horizontale » durant l'Occupation. Ce double critère structurera notre travail. Après avoir considéré ce processus comme un acte comprenant différentes scènes, nous adopterons un critère séquentiel de continuité qui débutterait avec l'arrestation de la femme et s'achèverait sur la tonte publique. Néanmoins, nous réalisons que tous les romans ne possèdent pas l'ensemble de scènes.

Du point de vue méthodologique, notre approche au texte littéraire s'avère pluridisciplinaire puisque nous conjuguerons la perspective littéraire (critiques sociologique et psychanalytique) avec l'Histoire, la philosophie et la psychologie.

Effectivement, plusieurs travaux nous ont précédés⁵ dans cet espace de recherche, mais dans une perspective différente puisqu'ils ont cerné leurs intérêts scientifiques seulement sur la scène de la tonte. Conscients du fait que la tonte est l'épisode le plus pervers de l'épuration, mais en définitive pas pire que les autres, notre recherche va au-delà de cette scène afin d'examiner en profondeur la déshumanisation des femmes suite aux supplices physiques et psychologiques endurés durant le rituel de « purification ».

1. Évolution de la littérature férue de l'épuration de la « collabo » sentimentale

La Française épurée par « collaboration horizontale » fait son entrée dans la littérature française avec quelques années de décalage des événements en question. *Le chemin des écoliers* (1946) et *Uranus* (1948) de Marcel Aymé⁶, puis *Les mandarins*⁷ (1954) de Simone de Beauvoir orchestrent une liste d'ouvrages, où dorénavant des romans méconnus, oubliés ou relativement illustres – à l'époque et à l'heure actuelle – se côtoient avec d'autres beaucoup plus réputés, tel que nous pourrions reconnaître dans le développement de notre travail⁸.

⁴ Nous utilisons cette notion dans le même sens que le sociologue Roger Escarpit (1996 : 349), pour qui la littérarité ou qualité littéraire se définit par sa richesse en termes d'« échanges humains » : « l'œuvre importante n'est pas forcément celle que désignent les critères esthétiques (dont on sait d'ailleurs qu'ils varient de société à société), mais celle qui a le plus de rayonnement, qui est la plus riche en échanges humains de tous ordres ».

⁵ À cet égard, voir la littérature scientifique employée dans notre recherche, exposée dans la section Références bibliographiques.

⁶ Dans ces deux romans, on ne trouve qu'une allusion à la tonte dans une note infrapaginale.

⁷ Nous retrouvons un passage dans le roman faisant allusion à Lucie, tondu par délation.

⁸ Nous trouvons cependant des manifestations remarquables chez certains intellectuels contemporains : « La victime était-elle coupable ? L'était-elle plus que ceux qui l'avaient dénoncée, que ceux qui l'insultaient ? Eût-elle été criminelle, ce sadisme moyenâgeux n'en eût pas moins mérité le dégoût » (Sartre, 1944 : 44).

L'importance octroyée par les romanciers et les romancières à la femme épurée dans leur narration est très variable. Presque anecdotique dans les premiers romans – voir les deux romans de Romain Gary –, sa présence se limite presque fondamentalement à être la mère du narrateur/narratrice extradiégétique-homodiégétique ou d'un actant de l'histoire. Par ailleurs, nous avons observé que les romans dont le protagoniste est le fils⁹ de l'épurée est supérieur à ceux dont la protagoniste est sa fille¹⁰ ; en revanche, un nombre très limité de romans présentent l'épurée soit en qualité de mère du coprotagoniste¹¹, de sa fiancée¹² et de sa sœur¹³ ; en dernier lieu, nous avons remarqué que plusieurs auteurs ne montrent aucun lien familial entre le protagoniste et l'épurée¹⁴ dans leur ouvrage. Dans le cadre de la littérature non fictionnelle, le nombre de mémoires est très limité, citons par exemple les mémoires de Valentine Schulmeister¹⁵.

Nous constatons, d'autre part, que les auteurs, à quelques exceptions près, approfondissent difficilement du point de vue psychologique sur le traumatisme de l'épurée. Parmi ces exceptions nous signalerons le roman-scénario de M. Duras, où les questions posées par LUI à ELLE (Riva) la libèrent et l'ouvrent à la narration de la douleur physique et émotionnelle de son épuration physique et symbolique.

Concernant le traumatisme en héritage de la deuxième génération, nous soulignerons les romans de Patrick Modiano et de Sylvie Germain. L'analyse la plus intéressante sur cet héritage est réalisée par celle-ci dans *L'Inaperçu*. Introduite dans un

« En ce temps-là, pour ne pas châtier les coupables, on maltraitait les filles. On alla même jusqu'à les tondre ». Phrase d'exergue du poème « Comprenne qui voudra » de Paul Éluard.

⁹ Rinaldi, Angelo : *L'éducation de l'oubli* (Paris, Denoël, 1974) ; Croussy, Guy : *La tonduie* (Paris, Grasset, (1994) ; Berthelot, Francis : *L'Ombre du soldat* (Paris, Denoël, 1994) ; Ténor, Arthur : *Né maudit* (Paris, Nathan poche, 2007) ; Westphalen, Marie-Hélène : *L'homme qui marche au bord du monde* (Paris, Albin Michel, 2007) ; Lo Bartolo Bardin, Liza : *Un souffle sur les braises* (Noyal-Pontivy, Éd. Flammes, 2010) ; Silva, Patrick de : *À la guerre* (Coaraze, l'Amourier, 2012) ; Cabral, Tristan : *Juliette ou le chemin des immortelles* (Paris, Le Cherche Midi, 2013).

¹⁰ Modiano, Patrick : *La Petite Bijou* (Paris, Gallimard, 2001) ; Lardreau, Suzanne : *Orgueilleuse* (Paris, Robert Laffont, 2005) ; Goby, Valentine : *L'Échappée* (Paris, Gallimard, 2007) ; Sizun, Marie : *La femme de l'Allemand* (Paris, Arléa, 2007) ; Béal, Jacques : *Rendez-vous au Sourire d'avril* (Paris, Presse de la cité, coll. Terres de France, 2012).

¹¹ Germain, Sylvie : *L'inaperçue* (Paris, Albin Michel, 1998).

¹² Gary, Romain : *Les cerfs-volants* (Paris, Gallimard, coll. Folio, 1980).

¹³ Deforges, Régine : *La bicyclette bleue*, v. 3 : *Le diable en rit encore* (Paris, Ramsay, 1985) ; Longuespé, Bertrand : *Le temps de rêver est bien court* (Vincennes, T. Marchaisse, 2012).

¹⁴ Figueras, André : *Pas de champagne pour les vaincus* (Paris, A. Figueras, 1981) ; Anglade, Jean : *Les permissions de mai* (Paris, Juillard, 1981) ; Arbogast, Bertrand : *La Tondue: Un amour de jeunesse franco-allemand* (Paris, L'Harmattan, 2010) ; Marpeau, Elsa : *Et ils oublieront la colère* (Paris, Gallimard, coll. Série noire, 2015).

¹⁵ Schulmeister, Valentine : *J'ai failli être tonduie* (Boulleret, Double fureur, 2014).

récit encadré, le lecteur découvre l'histoire traumatique de Pierre suite à l'épuration publique de sa mère et de sa demi-sœur, puis au suicide de cette dernière. Le travail de mémoire auquel la romancière soumet son personnage est orienté à le pourvoir d'un équilibre psychologique passant par l'acquittement de sa mère et la condamnation de ses épurateurs. Le retour sur les événements passés prend sa place *via* une analepse, par laquelle le narrateur relate cette double épuration en accordant une attention spéciale au rôle joué par les acteurs des faits. Patrick Modiano s'intéresse de même dans *La Petite bijou* au traumatisme de la deuxième génération à travers Thérèse, une jeune femme de 19 ans dont la mère, une véritable étrangère pour elle, est épurée à la fin de la guerre. En qualité de narratrice intradiégétique-hétérodiégétique, et ne possédant qu'une faible connaissance limitée de la trame, elle ne dévoile pas l'épuration vécue par sa mère. Ainsi, la hantise du passé de sa génitrice et sa recherche identitaire, un douloureux héritage, se situent au centre de l'histoire.

Bien que le titre du roman de Guy Croussy soit *La tondué*, l'épuration de Marie, l'événement déclencheur de l'histoire, fait partie d'une intrigue dont les personnages principaux s'avèrent être le père et le fils. L'auteur développe plutôt au nœud de l'histoire le traumatisme de ces deux derniers, alors que celui de l'épurée reste en arrière-plan.

Nous indiquerons finalement que la post-mémoire de l'épuration s'ouvre timidement vers la troisième génération avec *La maison de la tondué*¹⁶, où Bruno Paquelier aborde ce tabou dans la littérature de jeunesse. De même, et concernant les héritiers de la mémoire de leur grand-mère, nous ferons allusion aux romans : *La Tondué*¹⁷, où Marie de Palet transcrit la vie de sa grand-mère, et *Retour à Reims*¹⁸ de Didier Éribon, où le sociologue et philosophe français présente dans la troisième partie de ce roman personnel les répercussions familiales du violent choc émotionnel subi par sa grand-mère maternelle.

Dans le plus grand nombre de romans analysés, l'épuration ne constitue guère un élément perturbateur ou déclencheur du récit, et n'occupe qu'un micro-récit. La plupart des romans introduisent accessoirement ces « filles faciles » dans l'histoire, en estompant sa présence au fil de son évolution. Donc, paradoxalement et contrairement aux centaines d'instantanés de la Libération où la femme épurée est mise en valeur, rien qu'un nombre très limité de romans s'inscrivent dans la même logique. Même si les titres des romans s'annoncent aux lecteurs en situant l'identité stéréotypée des « poules à Boche » au premier plan, comme celui de Croussy, ceux-ci ne situent réellement pas la problématique entourant ce personnage historique dans la trame du récit. La visibilité romanesque des « saucisses » se renforce dans l'intrigue du

¹⁶ Paquelier, Bruno : *La maison de la Tondué* (Paris, Oskar Jeunesse, coll. Junior, 2008).

¹⁷ Palet, Marie de : *La Tondué* (Clermont-Ferrand, De Borée, 2002).

¹⁸ Éribon, Didier : *Retour à Reims* (Paris, Fayard, coll. À venir, 2009).

récit avec l'introduction des séquences concernant l'exécution de l'épuration, comme celui de Guy Croussy, André Figueras, Régine Deforges, Jean Anglade, Bertrand Arbogast et Elsa Marpeau.

À la suite d'un premier examen de la présence de la femme épurée dans la littérature, que ce soit dans l'intrigue principale, dans une histoire événementielle, dans un acte de narration secondaire ou dans un récit emboîté nous remarquons la diversité de genres littéraires où « les femmes à boches » interviennent. Nous constatons que le roman personnel et la fiction romanesque s'emparent principalement de ce personnage. Cependant, le roman biographique¹⁹ et le théâtre²⁰ semblent s'être penchés presque exclusivement sur Pauline Dubuisson. À titre d'exception, nous signalerons la biographie que Suzanne Lardreau consacre à sa mère²¹, *Juliette ou le chemin des immortelles*²² de Tristan Cabral et *La star foudroyée* de Frank Bertrand et Mireille Balin²³. Cependant, faisant nôtre le jugement de Desmarais (2010 : 5), pour le rendre extensible à l'épuration en général : « Leur attitude [des femmes épurées] nous semble être un bon indicateur de l'impact psychologique des tontes. Contrairement à de nombreux Français, les femmes tondues ne publient pas leurs récits ou leurs mémoires de la Deuxième Guerre mondiale ».

Cette brève approche diachronique nous présente, sauf quelques exceptions – les romans de Duras, Modiano, Germain, Goby –, une littérature essentiellement populaire et sentimentale dont le principal objectif est la disculpation de la femme épurée pour condamner à son tour les épurateurs et les spectateurs actifs et passifs. Sous la plume de ces écrivains, la femme épurée devient la victime de la méchanceté et de la lâcheté des hommes, contribuant décidément au stéréotypage de la Française épurée. Indépendamment de la qualité littéraire de ces romans, la « collabo épurée » est devenue une référence de la littérature française de la Seconde Guerre mondiale. Bien que généralisant, ces romanciers n'introduisent non plus un point de vue critique permettant d'examiner la problématique qui, en élargissant le sujet, entoure l'épuration, ses origines et ses répercussions sur les générations à venir. L'image fondamentale créée est celle d'une société vindicative tout juste sortie de la guerre s'acharnant sur des jeunes femmes niaises et innocentes afin d'éveiller l'acquiescement et la tendresse des lecteurs. Par ailleurs, dans ces histoires romancées, bien que parfois

¹⁹ Fitère, Jean-Marie : *La Ravageuse: Le Roman vrai de Pauline Dubuisson* (Paris, Presses de la Cité, 1991) ; Jacquemard, Serge : *L'Affaire Pauline Dubuisson* (Paris, Fleuve noir, coll. Crime story, 1992) ; Moca, Julien et Gérald Forton : *L'Affaire Pauline Dubuisson* (Sayat, De Borée, coll. Les Grandes Affaires criminelles et mystérieuses, 2012) ; Seigle, Jean-Luc : *Je vous écris dans le noir* (Paris, Le Grand livre du mois, 2015) ; Jaenada, Philippe : *La petite femelle* (Paris, Juillard, 2015).

²⁰ Vinaver, Michel : *Portrait d'une femme* in *Théâtre complet 2* (Arles, Actes Sud, 1986).

²¹ Suzanne, Lardreau : *Orgueilleuse* (Paris, Robert Laffont, 2004).

²² Cabral, Tristan : *Juliette ou le chemin des immortelles* (Paris, Cherche-midi éditeur, 2013).

²³ Bertrand, Frank et Mireille Balin : *La star foudroyée* (Paris, Éditions Vaillant, 2014).

de manière peu illustrative, le romancier s'arrête sur les différentes scènes qui composent l'acte d'épuration pour reproduire la brutalisation physique et la torture psychologique subies par ces femmes. Dans ce sens, l'intérêt de ces romans se situe dans la mise en valeur de la répercussion littéraire d'un fait historique que nous estimons essentiellement misogyne, voué à la déshumanisation des femmes à travers son animalisation et sa réification.

2. À propos de la déshumanisation de la femme propice à son animalisation et sa réification

La déshumanisation définit le processus d'altération et de détérioration physique et psychique d'un individu, dont la finalité serait l'anéantissement de ce qui constitue son essence humaine. À ce point, la question revient sur la conception de l'essence humaine. Les définitions sont aussi nombreuses que différentes, cependant, nous ne retiendrons que celle de Ludwig Feuerbach. Il s'agit d'une conception intéressante par son attitude théorique, opposée à la religieuse, d'après laquelle l'homme possède une essence anthropologique universelle. Selon le philosophe allemand l'« essence humaine » est cette nature inhérente, innée et universelle, qui accorde un sens à l'existence de l'homme. L'essence humaine est ainsi considérée un ensemble de traits généraux et statiques qui caractérisent tous les membres de son espèce indépendamment de l'époque et de la société, et qui sont présents dans chaque être humain individuellement : « Raison, amour, volonté, voilà les perfections, les forces les plus hautes, de l'être absolu de l'homme dans l'homme et le but de son existence » (Feuerbach, 1864 : 2).

Du point de vue de la psychologie sociale, Nick Haslam (2006 : 252-264), suite à une nouvelle définition d'humanité, propose une vision novatrice sur la déshumanisation. Il distingue la déshumanisation animale de la mécaniste en raison de l'attribution de deux sortes de qualités humaines : les « human uniqueness » et les « human nature ». Les « human uniqueness » concernent les qualités qui nous séparent des animaux, tels que la civilité, la maîtrise de soi, l'assiduité, l'imagination, la science, le raffinement, la sensibilité morale, la rationalité, la logique, la maturité. Les « human nature » font partie essentielle de l'humanité, tels les réactions émotionnelles, la chaleur interpersonnelle, l'ouverture cognitive, l'agence, l'individualité et la profondeur. D'autre part, la « human nature » intègre des caractéristiques profondément enracinées dans l'être humain, qui font référence à son essence et qui seraient universelles et naturelles. Par contre, les caractéristiques « human uniqueness » sont des qualités acquises, qui se développent parallèlement à la progression de l'être humain ; elles varient selon les individus et les cultures, et elles ne se considèrent pas essentielles à l'être humain (Haslam *et al.*, 2005 : 937-50). Il établit ainsi la possibilité d'attribuer des degrés inférieurs d'humanité. Celle-ci s'accomplit à travers la déshumanisation animale et mécaniste (Haslam, 2006 : 252-264).

La déshumanisation animale serait la considération d'un être humain comme un animal moyennant l'élimination des qualités qui lui sont propres, alors que la déshumanisation mécaniste serait celle qui repose sur le déni des qualités essentielles de l'humanité (Haslam, 2006 : 252-264). Suivant la théorie de Haslam, Alexie Jacques et Noémie Girard (2012 : 33) estiment également que

la déshumanisation se manifeste généralement sous l'une des deux formes suivantes : le déni de l'un des attributs humains (unicité humaine ou nature humaine) ou l'association du groupe ou de l'individu déshumanisé à une entité non humaine (métaphore de l'animal ou de la machine).

Parmi ces deux procédés, le deuxième attire spécialement notre attention puisque ce qu'ils appellent « association » entre une entité humaine et une entité animale, dans notre travail devient l'« animalisation ». Cette animalisation est exécutée en fonction d'une analogie physique entre les deux entités ou bien par le biais d'un parallélisme comportemental. Lorsque celle-ci est dépréciative, le référent animal éveille le mépris et l'aversion ; au contraire, si elle est valorisante, le référent animal évoque l'admiration et la séduction.

Étroitement liées avec cet ensemble d'émotions suscitées, Jacques et Girard (2012 : 34) identifient les « zones » de l'être humain à être exaltées ou vilipendées en vue de l'attendrissement ou de la déshumanisation, et qui « apparaissent constituer les fondements de ce qui fait l'humanité de l'homme : identité, lien, psychisme et corps ». Dans le cas précis de la déshumanisation, ces quatre dimensions de l'être humain sont à l'origine de la littérisation par les romanciers d'un fait historique, afin d'accomplir la bestialisation des femmes ayant collaboré avec les nazis.

Dans l'intention de déshumaniser une femme, rien de plus utile pour un homme que de la métamorphoser en animal. Les théoriciens du « monde des idées » ont fourni aux agents déshumanisants les arguments irrévocablement parfaits pour accomplir leur œuvre. Sauf quelques exceptions, dès les premières manifestations de leur pensée réflexive²⁴, ils ont soutenu que les animaux, contrairement aux humains, sont irrationnels, inconscients d'eux-mêmes et manquent d'esprit. Ces arguments, parmi d'autres, sont suffisants pour devenir le référent des comparaisons à un sens dépréciatif.

Dès l'Antiquité classique, mais particulièrement au Moyen âge grâce aux bestiaires, les animaux font partie de l'univers imaginaire des écrivains. Au sujet de la présence des femmes dans ces bestiaires Bruno Roy (1974 : 324) conclue :

L'antiféminisme « littéraire », qu'il vienne des Pères de l'Église ou de courtisans vieillissants comme E. Deschamps, traverse le

²⁴ Dès les présocratiques, en passant par Platon et Aristote, jusqu'au Moyen Âge, puis le XVII^e siècle avec Descartes, Locke, et le XVIII^e siècle avec Kant.

moyen âge en se retranchant derrière le prestige des citations bibliques et des raisonnements philosophiques. Or fait curieux, il ne se distingue aucunement, sous l'aspect qui nous occupe, de l'antiféminisme émanant des milieux populaires.

Si nous revenons au XX^e siècle, chaque animal dans le bestiaire de Nietzsche devient une sorte de constellation renvoyant aux différentes latitudes de la psyché humaine. La zoologie ouvre ainsi la voie à une interprétation des aspects conscients et inconscients du comportement humain individuel.

Que ce soit donc à travers la littérature ou moyennant la culture populaire, les femmes ont été identifiées aux animaux lorsqu'il s'agit de les mépriser.

3. Encadrement sociologique de la femme lors de l'épuration

À la libération du pays, un nombre difficilement quantifiable de femmes et d'hommes français suspects de collaboration furent pourchassés sans mandat officiel. Toutefois, nous constatons que l'écart entre les sexes permit l'imposition de sanctions différentes, voire, l'excuse des uns et la condamnation des autres. Effectivement, même si les délits relevant de leur accusation avaient été identiques – à savoir la collaboration politique, économique et sentimentale –, la punition reçue a été loin d'être la même. Henry Rousso (1992 : 85) affirme qu'

à la différence des collaborateurs de sexe masculin ou des hommes ayant eu des relations amoureuses avec des Allemandes (ou des Allemands), les femmes furent symboliquement accusées d'avoir « trompé » la nation et de l'avoir « souillée » à travers leur propre corps celui-ci appartenait à la collectivité.

Robert Sabatier reste sensible sur cette question dans *La souris verte* (1990), roman où il construit la trame autour de la « collaboration horizontale masculine ». Les camarades de Marc célèbrent la conquête physique de leur ami, sa virilité, au lieu de condamner sa relation amoureuse avec une auxiliaire féminine de la Wehrmacht. Ceux-ci se détournent complètement de la réalité pour faire l'éloge à tort de la stratégie voilée de Marc. Le jeune universitaire, déguisé en faux séducteur, rechercherait symboliquement la soumission de l'occupant à travers la possession physique de la « souris verte » :

« Selon vos conceptions, je devrais subir le même sort que ces pauvres filles. Qui veut me tondre ? quels sont lesquels sont les amateurs ? » Je n'en eus pas le temps, car Libelle, transformé en homme cordial, me tapa joyeusement sur l'épaule. « C'est vrai ? » questionna-t-il. Tu ne te vantes pas ? Tu as vraiment couché avec une fridoline ? – Non, avec une Allemande. – Une... Allemande ? (Il s'esclaffa.) Il m'épate ce citoyen-là ! Avec son air de rien du tout, il nous annonce qu'il s'est en-

voyé... une Allemande. Pas une chleuh, une Allemande, qu'il dit. Voyez la nuance. Tiens, pour fêter ça, je te pardonne tout. On va même boire un coup à ta santé. Voilà que tu me deviens sympathique. On devrait te décorer. Des rires éclatèrent. Je fus fêté, congratulé (Sabatier : 1991, 243-244).

Au sujet de la considération sociale des relations intimes entre Français ou Françaises avec les occupants, la conversation entre Marc et ses amis témoigne la prouesse sexuelle des hommes face au crime des femmes.

Paradoxalement, alors que les premières reconnaissances légales des femmes émergeaient avec le droit de vote féminin accordé en avril 1944, et dans l'attente de l'adoption d'une loi d'égalité entre les deux sexes dans la constitution de la IV^e République, la réalité immédiate faisait preuve de la subordination des femmes au joug d'une morale misogyne. Suivant les affirmations d'Hélène Eck (1992, 287-323), « en dépit de l'arrivée au pouvoir d'un personnel politique renouvelé, plus jeune, issu de la Résistance, la reconnaissance des droits et des aptitudes des femmes se heurte à des valeurs et à des représentations [...] ». Ces valeurs et ces représentations correspondent à ceux d'un système misogyne contraire, par exemple, au fait que les femmes « gèrent » librement leur corps, sous la peine d'être jugées immorales à cause d'un comportement sexuel considéré dépravé. Sur ce, nous introduirons Capdevila et Virgili (1999, 265) pour qui « [les hommes] rappelaient que l'autorité masculine existait toujours en matière de gestion du corps des femmes et de fécondité féminine ».

À ce stade, nous soulignerons qu'aucune remarque à ce fait historique n'est réalisée par les romanciers de notre sélection romanesque, au mieux, le lecteur doit le déduire. Il s'agit cependant d'une question de grande envergure sociale qui justifierait le rôle des hommes dans ces actes, le signifié et la portée de leurs discours et de leur violence. Cependant, les romanciers révèlent toutefois une tendance générale à ne montrer qu'une représentation absolument romantique et romanesque des femmes avant l'épuration. Le lecteur ne retrouve ainsi aucune référence ou interprétation du signifié de la violence machiste sur ces femmes dans les romans.

L'application du jugement, auquel Capdevila et Virgili font allusion, s'endurcira à la fin de la guerre, lorsque la « masculinité française » endure sa « dégradation » dû au changement de rôle de la femme aux niveaux social et familial. Tel que Button (2006 : 154) l'écrit,

cet investissement réel des femmes dans la lutte politique ne peut qu'accentuer la crise de l'identité masculine française. Car cette remise en cause de fait du pouvoir masculin s'opère au moment même où il est de nouveau systématiquement exalté, non seulement par le modèle idéologique des occupants allemands et italiens, mais aussi par le régime de Vichy lui-même.

Ainsi, à la mentalité traditionnellement machiste et coriace, s'ajoute le double traumatisme, patriote et viril, de certains Français civils engagés dès la Libération dans la reconquête et la reconstruction du pays, dans la réappropriation « de leurs biens », y compris les femmes. Ils exécuteront ces trois actions sur le pays et leurs citoyens, spécialement sur les suspectées de trahison. Nous avancerons que les romans analysés ne développent pas la dernière des actions indiquées. Il s'agit pourtant d'un thème important, qui précède presque tous les essais sur les tondues et qui permet d'identifier le type de littérature à laquelle nous nous sommes confrontés.

4. Dimension réelle et symbolique de l'épuration : animalisation et réification de la femme

Certains romanciers présentent la déshumanisation de la « collabo » moyennant la suppression du principe d'unicité humaine à travers la négation des qualités et des facultés humaines. Celle-ci entraîne en conséquence leur assimilation à la matière ou à un groupe non humain. Nous avons constaté que le corps de la femme demeure son épicerie tout au long de la mise en scène de l'épuration. Les épurateurs et leur public visent et se plaisent à leur infliger toutes sortes de blessures physiques et psychiques pour mettre en avant la suppression de toute forme d'humanité, à savoir, pour les animaliser et les réifier. Dans les sous-chapitres suivants, moyennant l'analyse des actions violentes et du discours employé par le narrateur, les épurateurs et les spectateurs nous montreront comment les romanciers animalisent ou matérialisent les femmes.

4.1. Le bestiaire de l'épuration

Le psychologue Nick Haslam (2006 : 257) estime que la bestialisation de l'être humain renvoie « UH [Uniquely human] characteristics involve refinement, civility, morality, and higher cognition, and are believed to be acquired and subject to variation between people ». Les êtres humains sont confrontés aux animaux, à savoir à leur condition d'êtres vivants irrationnels, immoraux, inconscients, instinctifs... Selon l'espèce animale, aux caractéristiques *supra* annoncées, s'ajoutent la répulsion ou le dédain, et tel que Jacques et Girard (2012 : 33) l'expliquent « la tendance à expliquer les causes des comportements du groupe ou de l'individu déshumanisé en termes de désirs et de besoins, plutôt que d'états cognitifs ».

La scène préalable à l'épuration, à proprement parler, est celle de l'arrestation de la femme. Dans les romans analysés, la mise en scène de la persécution des femmes se présente souvent aux lecteurs sous forme de « chasse ». L'analyse de la terminologie utilisée pour qualifier les femmes au cours de la même, ainsi que pour décrire le comportement des épurateurs vis-à-vis de leurs victimes révèle les clés, non pas de l'arrestation d'une femme-délinquante, mais de la poursuite d'une femme-gibier. La première et évidente déduction retenue est la prise de position de ces romanciers pour montrer l'acharnement des épurateurs et la victimisation des épurées.

En imaginant la persécution de Marianne dans la forêt comme une vénerie, Marpeau dramatise sa détention tout en renforçant l'inégalité frappante des forces entre persécutée et persécuteurs. Ceux-ci, munis de fusils et précédés par les chiens lâchés par une vieille, sont déterminants pour évoquer la métamorphose de l'adolescente en animal sauvage et vulnérable, fuyant des balles et des crocs des chiens. Qualifiée par le narrateur comme « proie » (*OC*, 15), elle est livrée durant des heures à la pression de la poursuite des hommes et des chiens comme dans les « chasses à courre », modalité de chasse pratiquée comme un jeu, comme un sport. La romancière opère de telle manière la perte de la spécificité humaine de Marianne durant sa détention.

Figueras recourt également au lexique cynégétique pour façonner la sensation expérimentée par l'épurateur avec sa victime entre ses mains avant de l'abandonner à la haine des spectateurs vindicatifs : « Maintenant, Paulien le sentit, il pouvait leur livrer leur proie » (*PChV*, 105). Le romancier accomplit l'animalisation de la femme à travers une métaphore zoomorphe. Il introduit le signifiant « proie » comme signifié d'une action dont l'image mentale qu'il désire transmettre au lecteur est celle d'un animal à la merci d'une vénerie. Transfigurée en animal pour être prise à la chasse, Jeannette-proie est ainsi privée de sa nature humaine. Un synonyme du terme, introduit quelques scènes en avant, désigne la femme durant son harcèlement : « ceux qui avaient traqué le gibier, l'avaient débusqué puis acculé » (*PChV*, 125). L'insistance du romancier sur l'animalisation de la femme accentue son intentionnalité, en l'occurrence, l'acharnement des épurateurs-chasseurs et l'innocence de la femme-gibier. Le dessein de l'auteur d'animaliser Jeannette s'intensifie avec la dénomination métaphorique de l'action : « Avec des cris de triomphe, les assaillants se ruèrent dans la maison, cassant des meubles au hasard [...] tant les poignait l'excitation d'une chasse, tant ils étaient avides de trouver Jeannette Dupuy » (*PChV*, 121). L'emploi de ce terme montre la bestialisation de la femme du fait du *modus operandi* des persécuteurs-chasseurs. Pour ce, la volonté du romancier rend visible l'impuissance et la vulnérabilité de la femme à cause de la supériorité numérique des épurateurs et de l'inadéquation des moyens de recherche employés pour l'arrêter.

Le romancier renforce l'animalisation de Jeannette dans cette scène à travers un deuxième terme renvoyant également au monde animal : « Dites, patron, vous voulez que je la dresse ? » (*PChV*, 122). Bien que le signifié du verbe « dresser » puisse s'appliquer à un humain ou à un animal, nous devinons dans ce contexte la deuxième acception puisqu'elle permet de montrer la volonté des épurateurs de former Jeannette pour qu'elle ait une conduite honnête. La « domestication » implique la correction et la transformation du comportement d'un animal. Dans ce cas précis, Figueras exécute la bestialisation de Jeannette à travers le mécanisme utilisé par ses épurateurs pour annuler sa dignité humaine. Sur cette question, nous introduisons Roisin (2010 : 98) qui envisage la dignité humaine comme « la considération de l'autre et de

soi-même comme objet non violentable dans son intégrité ni destructible dans son être ». Effectivement, les épurateurs-redresseurs dédaignent ce droit qui, de par sa nature même, doit être respecté par le simple fait d'être une personne, indépendamment de son comportement.

Germain inverse la situation précédente dans son roman lorsqu'un groupe de spectateurs de l'épuration de Céleste emploie « curée » pour la désigner lorsqu'elle se trouve entre les mains de ses épurateurs : « Une autre femme a crié que cela suffisait, et plusieurs voix enfin se sont liguées pour réclamer la fin de la curée » (I, 257). Étant donné que le terme « curée » est employé pour signifier les viscères de la poitrine que l'on donne en pâture aux chiens à la fin de la chasse, l'utilisation de ce terme métamorphose Céleste en gibier abattu et ses épurateurs en chiens. De nouveau, la désignation métaphorique de l'évènement à travers un terme renvoyant à la vénerie dévoile, précisément dans ce cas, une double bestialisation, celle de ses épurateurs-chiens à cause de leur acharnement sur la jeune femme, puis celle de l'épurée-gibier suite à la violence physique dont elle fait l'objet.

La romancière matérialise un deuxième renversement lorsque Céleste se compare durant son épuration-spectacle à des animaux de cirque, sauf que ces derniers entrent en scène avec des ornements éclatants :

On fait parader les animaux de cirque agrémentés d'atouts absurdes et clinquants, des pompons, des plumets, des colliers et des grelots, des vestes de brocart ou des capes de couleurs vives, des dentelles, des petits canotiers ou des bibis pointus. À l'inverse, on exhibe les femmes déchues, dépouillées de toute parure, à commencer par celle qui leur est naturelle, leur chevelure, surtout si celle-ci est longue, belle, et parfois on va jusqu'à les mettre entièrement nues (I, 193).

Céleste n'aurait même pas une place dans les spectacles animaliers à cause de son déplorable aspect, dû essentiellement à ses blessures et à son crâne rasé. Par contre, aucun animal de cirque n'est présenté publiquement sans son pelage soigné. En vue du traitement humiliant enduré par ces femmes, la romancière établit leur classification hors même de l'échelle animale lors d'un spectacle de cirque. Ni dans l'ordre humain ni dans l'ordre animal, à cause du traitement vexatoire reçu durant ce « carnaval moche », la romancière approfondit sur leur animalisation jugeant qu'elle occupe le dernier échelon de la *scala naturæ*.

Nous compléterons nos observations en élargissant la réalité historique moyennant la dimension symbolique de la chasse dans le roman. Selon Chevalier et Gheerbrant (1969 : 167), « le symbolisme de la chasse se présente [comme] la mise à mort de l'animal, qui est la destruction de l'ignorance, des tendances néfastes ». Du point de vue symbolique, nous interprétons « la chasse à la boche » comme le désir des patriotes de faire disparaître du pays celles dont la disposition et le comportement

dans le passé pourraient être pernicieux dans une France nouvelle s'ouvrant vers l'avenir. Que ce soit par méconnaissance, par sottise ou par inexpérience, leur conduite a contribué à la domination et à la décadence du pays par les Allemands nazis. Les chasser reviendrait à éliminer définitivement les menaces sur le territoire français, à le débarrasser des restes laissés par les occupants.

La diversité d'animaux introduits métaphoriquement par les romanciers pour désigner les « collabos » nous situe face à un modeste, mais remarquable « bestiaire humain ». Les caractéristiques et la dimension symbolique des animaux permettront de mieux saisir la portée de la bestialisation de la femme. Deux animaux se distinguent des autres par leurs particularités : le rat et le cochon, deux animaux malpropres et porteurs de maladies. Les romanciers n'envisagent pas l'identification des « collabos » avec ces deux animaux au moyen de la réalisation d'un portrait exact. Il s'agirait plutôt, tel que nous allons constater, de leur en attribuer un, constitué des principales caractéristiques qui provoquent la répulsion en l'homme.

Marguerite Duras métamorphose Elle-Riva en rat au cours de son confinement dans une cave après son épuration par ses parents : « C'est laid, peut-être est-ce dégoûtant. Comme elle a l'air de vouloir rester en ce lieu, il faut la chasser. On la chasse comme un rat » (*HMA*, 139), note la romancière-scénariste dans l'*Appendice* du scénario et du dialogue.

La représentation de l'animalisation d'Elle-Riva en rat offre deux faces opposées. D'une part, le mépris qu'elle provoque – à l'égal du rongeur – au niveau social, dû à son comportement jugé comme répugnant et impure par ses épurateurs. D'autre part, et à l'opposé, nous constatons la transposition de la portée symbolique valorisante du rat durant son enfermement dans la cave. Sur ce nous citerons Kanban (2014 : § 2) pour qui le rat représente les profondeurs de l'âme, comme symbole de la vie souterraine. Ainsi, enfermée dans la cave, parce que bannie par la société et par sa famille, Elle-Riva rentre en contact avec sa conscience réflexive et avec la perception de soi-même. Captive dans la cave, elle assume sa bestialisation : « RIVA LÈCHE LA SALPÊTRE DE LA CAVE // Faute d'autre chose, la salpêtre se mange. Sel de pierre. Riva mange les murs » (*HMA*, 137). Dans sa solitude, et avec la seule compagnie d'un chat, Riva développe la conduite animale d'un rat, fait qui révélerait non pas l'acceptation de sa culpabilité, mais l'assomption de sa bestialisation comme résultat des sévices infligés.

Goby et Anglade mettent l'insulte « truie » dans la bouche des épurateurs afin de porter atteinte à la dignité des collaboratrices horizontales. Ce terme renverrait du point de vue lexicologique à la femelle du porc, et par analogie à la femme de mauvaise réputation. Selon Chevalier et Gheerbrant (1969 : 617), le porc symbolise « les tendances obscures, sous toutes leurs formes de l'ignorance, de la gourmandise, de la luxure et de l'égoïsme ». On retrouve ces quatre caractéristiques, transformées en crimes, dans le comportement de Madeleine et de Raymonde. Dans les deux cas, le

substantif est corroboré par des adjectifs qualificatifs dévalorisants, intensifiant un signifié en soi-même négatif. Pour un des spectateurs de l'épuration de Madeleine, celle-ci est une « Sale truie » (*E*, 153). Il s'agirait d'un pléonasme destiné à accentuer le mépris envers elle à cause de la nature de sa faute. De sa part, le narrateur de *Les permissions de mai* encourage à « les [traiter] de truies patentées » (*PM*, 197) ; l'adjectif épithète atténue l'animalisation de Madeleine en ajoutant sa matérialisation, car si l'action de breveter est officiellement accordée seulement à des inventions, la nature d'un comportement humain est loin d'être breveté. Cependant, l'énoncé est très pertinent puisqu'il montre la création d'un stéréotype de femme.

Dans ce bestiaire métamorphosé, les animaux d'élevage occupent une place importante. Croussy métamorphose Marie en bête – identifiée plus en avant avec un agneau – après son arrestation. L'animalisation permet à l'auteur de présenter avec éloquence l'épouvante de Marie à travers la comparaison de son regard : « Avec son air de bête prise au piège, elle me regardait » (*T*, 23). Si nous nous tournons vers la symbolique, l'agneau devient l'image de l'innocence, de la douleur opprimée et du sacrifice. Selon Chevalier et Gheerbrant (1969 : 8), l'agneau « est par excellence la victime propitiatoire, celui qu'il faut pour assurer son propre salut ». Pour une partie non négligeable des citoyens, participer dans l'épuration constituait une façon d'obtenir une place dans la libération du pays, une manière de « s'assurer un salut » que nous identifions dans ce contexte psychosocial avec la gloire de participer dans le nettoyage du pays, dans l'élimination de toute trace rappelant l'occupant. Si nous approfondissons dans la symbolique de l'agneau, celui-ci « est la victime sacrificielle de toutes les occasions » (Chevalier et Gheerbrant, 1969 : 8), de même que la « collabo » devient le « bouc émissaire » de la Libération. Cette identification permet également de montrer la technique utilisée par ses épurateurs pour immobiliser et préparer Marie pour la tonte, le corps allongé par terre avec les mains, les chevilles et les pieds ligotés : « Ils la tenaient à présent comme on maîtrise une bête » (Croussy, 1980 : 21). L'image référentielle renvoie à un agneau effrayé et garrotté prêt à être tondu. De même, l'agneau est du point de vue symbolique le symbole du rachat après la faute. Tel que l'agneau égorgé, Marie-épurée devient une offrande expiatoire des Français patriotes à la nouvelle république.

Revenant sur le plan historique, nous citerons le témoignage d'un soldat, témoin lui aussi d'une réalité similaire : « J'ai remarqué que c'étaient les femmes qui étaient les plus acharnées. [...] Elle était là, devant nous, tête baissée, mais nous jetant à la dérobée un regard de bête traquée, un regard que je ne pourrais jamais oublier [...] » (Bourdrel, 2002 : 64). Ce type de regard fixe, qui transperce l'observateur, est seulement comparable à celui des bêtes poursuivies par les chasseurs. La puissance de ce regard transcende bien au-delà du sens de la vue pour transmettre la peur, l'épouvante, la douleur, la confusion et l'invocation d'aide. Des bandes incontrôlées consacrées à « casser la collabo », à la déshumaniser moyennant sa bestialisation, tel

est le spectacle de nombreuses rues françaises, ores et désormais libres d'Allemands nazis.

Un deuxième animal d'élevage permettant aux romanciers de reproduire la bestialisation de la « collabo » est la vache. Lors des épurations à Bernadac, un spectateur spontané conseille vivement à un des épurateurs : « Arthur, attache-lui les poignets avec ta ceinture. Tu vas la tirer comme une vache qu'elle est » (*PChV*, 124). Traînée par les rues de Bernadac, ses poignets ligotés avec une ceinture servant également de laisse, Jeannette est promenée et exhibée par son épurateur-palefrenier. L'animalisation de la femme à travers la comparaison animale recherche sa dégradation en vue de sa disqualification. Au-delà de la mortification physique soufferte durant le chemin, son animalisation poursuit à son tour sa disqualification morale puisque péjorativement, l'insulte « vache » est employée pour vilipender une femme de mauvaises mœurs, grossière et rustre, livrée à n'importe qui, « s'accouplant » avec qui que ce soit, comme les vaches.

Nous conviendrons que l'espèce animale choisie est concrétisée à partir de ses caractères morphologiques et de ses pratiques sexuelles. Ainsi, si du point de vue symbolique la vache est un « symbole lui-même féminin » (Bourginat et Ribaut, 2003 : 79), nous rappellerons qu'un grand nombre de « collabos » ont été accusées de se pavaner devant les nazis dans l'intention d'être séduites. La féminité et « le féminin » sont décisifs dans ce contexte, d'où qu'elles soient punies à la fin du conflit pour exhibitionnisme de leurs charmes face aux occupants. D'autre part, nous rappellerons que les vaches sont des « victimes de sacrifices » (Bourginat et Ribaut, 2003 : 80) dans de nombreuses cultures. Sous cette perspective, nous introduirons la théorie d'Alain Brossat (1992 : VI) sur la femme tondue comme « bouc émissaire ». Celle-ci permet de comprendre la signification de l'épuration de la collaboratrice, victime de la catharsis et du sacrifice réalisés par ses concitoyens, victime d'une « souffrance à exorciser à travers une cérémonie, une pratique ritualisée pour évacuer l'insupportable de la guerre ». Sur ce, nous citerons également Bourdrel (2002 : 533) qui estime également que les épurations sont « le fruit d'une exaspération contre les souffrances de la guerre ».

Fabrice Virgili (2004 : 239) affirmait que « Le châtement est spectacle, et la population [est] conviée à participer à une mise en scène ». La combinaison de spectacle et d'« égorgéur-public poussant des vivats-taureau traqué avant d'être éliminé » nous suggère de toute évidence la tauromachie. Cette littérature n'échappe pas à ces mises en scènes meurtrières et sanglantes. Régine Deforges identifie les derniers épisodes de l'épuration de Françoise avec une corrida de taureaux. À cette fin, elle situe l'action principale au milieu d'une place publique, où la victime, entourée par une foule exaltée et excitée, assiste à la pratique punitive collective en ovationnant les épurateurs : « comme dans l'arène la queue et les oreilles du toro, saluées par des cris qui rappelaient ceux de la corrida. Des mains se tendaient pour attraper ces tristes tro-

phées » (BB, 215). La véritable mise en scène de la corrida imaginée par la romancière a besoin de son actant principal : un être humain métamorphosé en taureau de combat traqué par ses adversaires. Dans son épuration-corrida, la romancière animalise Françoise en taureau dans l'intention de montrer sa souffrance physique et psychologique à intervalles, ses blessures, son incompréhension de la situation, son impuissance face à la supériorité numérique de ses adversaires et de leur armement. Par le biais de cette comparaison, on peut également noter la supériorité de l'épurateur-toréro face à la femme-taureau, de même que l'affirmation du pouvoir et de la virilité retrouvée du premier ; en définitive, le portrait d'une société patriarcale et misogyne faisant valoir sa supériorité sur la femme. Tel que nous constatons, la bestialisation de Françoise ne vise pas à son dénigrement comme le montrent les exemples *supra*, au contraire, l'objectif de la romancière à travers sa métamorphose en taureau de combat est sa victimisation, et du coup la dénonciation des épurateurs-toréros.

Face à cet espace imaginé par Deforges, où la souffrance et la mort du taureau de combat se mêlent avec la gravité du toréro et l'ivresse de son public, nous retrouvons les arènes comme espace réel où conclura l'épuration de Jeannette dans le roman de Figueras. Une fois l'idée suggérée par l'un des membres du comité épurateur, la troupe transpose le spectacle au lieu indiqué, où « tout doit se passer dans l'ordre » (BB, 125), comme dans les corridas. Le romancier dessine scrupuleusement la mise en scène pour que le lecteur reconnaisse facilement le référent dans la relation du comparé et du comparant. Tel que l'animateur dispose, tout débute avec l'installation adéquate du public afin d'en assurer les meilleures perspectives de l'épuration-corrida : « Allez-vous asseoir sur les gradins, vous verrez mieux » (BB, 125). Le contexte spatial influe sur la perception de la réalité des spectateurs pour qui Jeannette n'est plus un être humain, mais un animal prêt à offrir un beau spectacle de vilipendages et d'humiliations, qui culminera avec sa mort sanglante. La complicité entre les spectateurs et les épurateurs est concluante pour la déshumanisation du corps de Jeannette qui ne constitue que le réceptacle ultime de la déshumanisation comme objet battu et outragé.

Nous concluons ce bestiaire avec la transfiguration de Marie en oiseau dans le roman de Croussy. Le romancier nous présente Marie poursuivie par ses épurateurs à l'intérieur d'une cour, tel qu'un oiseau étourdi et terrifié, voltigeant et se cognant contre les parois d'une cage :

Bientôt, elle courut à toute vitesse, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, l'air de chercher un réduit où se cacher. Elle claudiquait et tournait en rond. [...] Je l'aperçus encore, debout contre le tronc de l'arbre en fleurs, puis se hissant à la grille pour tenter en vain de franchir ce passage obligé, se déplaçant à reculons pour revenir près de l'arbre en fleur [...] Interloqués, les hommes la suivaient des yeux. À l'heure de leur victoire, ils

semblaient dépossédés comme le chasseur, sa proie à la main,
regarde les plumes qui flottent sur le marais (*T*, 26).

De même que dans les bestialisations susmentionnées, le choix animal du romancier vise à mettre en évidence la vulnérabilité de la femme-oiseau face à la brutalité des épurateurs-chasseurs. Dans cette persécution inégale, où la fragilité s'oppose à la brutalité, son animalisation renforce son innocence et la culpabilité de ses épurateurs dans un combat inégal où la femme-oiseau réussit à échapper dans la campagne, le seul espace où elle pourra être à l'abri : « la campagne était sauvage et sereine. Elle s'y cachait peut-être » (*BB*, 48).

Indépendamment de l'espèce animale fixée par le romancier pour l'animalisation des femmes, nous constatons l'introduction de certains comportements suite à leur épuration qui renforcent leur bestialisation. Le plus fréquent est l'isolement involontaire de l'épurée dans des espaces renvoyant explicitement à des animaux.

L'animalisation de Marianne muée en « proie », dû au délire de persécution de la meute de la vénerie, se renforce grâce à l'introduction du mot « tanière » (*OC*, 14), désignant le lieu où se cacher. Celui-ci est plus spécifiquement utilisé pour signaler la cavité où un animal se tapit. Ainsi, le romancier, au lieu de « cachette », plus approprié pour qualifier l'endroit où se cache une personne, opte pour l'espace où se retirent les bêtes sauvages.

D'autre part, nous repérons trois réalités respectivement opposées dans les romans suivants : Riva-rat, recluse dans une cave par ses parents comme châtiment, témoigne : « on me met dans la cave pour me punir » (*HMA*, 90) ; Marie-oiseau, enfermée dans un étable par son père pour la protéger de la haine de l'atroupement : « Vivi Dommage avait enfermé Maman dans une étable » (*T*, 39) ; finalement, les filles de Maurice, Élénore et Marie, cachées après leur tonte à l'intérieur de l'enclos avec des poules (Marpeau, 2015 : 36). Suite à leur animalisation, certaines femmes épurées se replient sur elles-mêmes et s'isolent de la société. Elles évitent les espaces civilisés pour se réfugier dans ceux qui appartiendraient par définition à nicher les animaux, tel qu'il correspondrait au nouveau spécimen vivant qu'elles incarnent après leur épuration.

L'action animale introduite par Figueras à la fin de l'épuration montre une animalisation bidirectionnelle : « une mégère trapue dégringola des gradins sur la piste, courut au cadavre à peine immobilisé, l'enjamba, se troussa, s'accroupit, pissa » (*OC*, 127). Le geste avilissant de la spectatrice d'uriner sur le cadavre de la femme épurée-taureau sacrifié l'animalise en soi, puisqu'il s'agit d'une pratique utilisée par certains animaux pour montrer leur supériorité sur d'autres.

Il ne peut y avoir de cérémonie d'épuration au lendemain de l'Occupation sans le marquage de la « collabo » avec du goudron ou de la peinture comme marque indélébile d'un corps et d'une féminité infâmes. Le marquage sexuel des femmes n'est

pas un acte isolé dans l'Histoire de l'humanité puisque le châtement du marquage au fer rouge permettait à certaines époques et civilisations de confirmer l'identité et la fonction sexuelle de certaines femmes considérées asociales. Selon Virgili (2004 : 175), « l'atteinte à l'intégrité corporelle se manifeste par la douleur autant physiologique des coups que psychologique de l'humiliation par le marquage ». Bertrand Arbogast glisse cette scène historique lors de l'épuration de Marceline : « Ils m'ont tracé une croix gammée sur le front » (*TAJFA*, 24). Cet acte cruel, parce que stigmatisant, constitue une animalisation de la femme puisque le marquage est une pratique développée dans l'élevage d'animaux pour les distinguer, les identifier, et ainsi éviter le mélange des troupeaux. La portée symbolique dans le cas des femmes épurées poursuit justement leur distinction, leur identification visuelle, face à celles qui contrairement se sont tenues du point de vue idéologique et sexuel correctement. Suivant Capdevila et Virgili (2007 : 157), nous ajouterons qu'un « tel marquage du corps, accentué dans de nombreux cas par l'apposition de croix gammées, participe à un processus de "désexualisation" ». Le tatouage et la tonte rendent visibles la nature sexuelle d'une femme qui, accusée d'actes impurs et dépravés, doit porter sur son corps les signes de la trahison à la patrie.

Nous révélerons également l'exhibition publique à laquelle est soumise Madeleine en traversant la ville, accompagnée d'autres épurées : « Ils nous promènent au bout d'une corde. L'air tremble sous la chaleur. Ils ont passé la corde à nos cous et nous avançons en file » (*E*, 57). Les épurateurs choisissent de traîner les femmes le cou ligoté, l'un à l'autre avec une corde, tel qu'on déplace certains animaux du bétail, attelés et rangés en file les uns aux autres afin d'éviter leur dispersion. L'image déshumanisante fait penser aux cortèges d'animaux qui suivent leur(s) maître(s) traversant les rues d'une ville ou la campagne.

Nous signalerons finalement, le cas exceptionnel de la double déshumanisation imaginée par S. Germain, découlant de la réification et de l'animalisation de Céleste lorsqu'elle est vilipendée dans les rues : « Elle était retombée plus bas que l'état de soumission, elle s'était affaissée à celui de servilité, de pantin bestialisé » (*I*, 254). Dès le début de son épuration, le corps de Céleste cesse de lui appartenir pour devenir la possession de ses victimaires. Manœuvrée à leur gré, soumise à leur volonté, elle est ainsi transformée en une sorte de marionnette, dont les gestes et l'attitude sont littéralement entre les mains de ceux qui dirigent le spectacle. La ressemblance de son expression corporelle à un pantin se rapproche d'autant plus lorsque Céleste est traînée exténuée à travers les rues. À ce point du spectacle, Germain renforce sa déshumanisation à travers l'adjectif « bestialisé ».

4.2. Dimension corporelle et symbolique de l'épuration à travers la réification

Nous avons remarqué dans l'analyse des romans l'alternance de l'animalisation des épurées avec leur réification en vue d'affermir leur déshumanisation. Cette réification pourra être une constatation témoignée par l'épurée à la suite

de la maltraitance physique et psychologique subie. Citons par exemple, le passage de *L'Échappée* où le narrateur cède la parole à Madeleine pour exprimer la conscience de soi. Elle utilisera deux fois le même type énoncé, même si nous avons noté dans le deuxième extrait une intensification au moyen de l'introduction d'un adverbe : « Je ne suis rien » (*E*, 153), « Je ne suis plus rien » (*E*, 155). Bien que le pronom indéfini « rien » soit employé pour désigner des inanimés, Valentine Goby l'utilise dans le jugement de Madeleine envers soi-même afin de traduire la dénégation absolue de la nature humaine dont elle vient d'être privée.

Marguerite Duras emploie un énoncé semblable pour caractériser Elle-Riva : « Petite fille de rien » (*HMA*, 118). La stratégie linguistique et psychologique adoptée par la romancière est semblable à celle qui vient d'être développée *supra*, à savoir, la négation de toute trace humaine chez la femme épurée au moyen du pronom indéfini « rien » précédé de la préposition « de » renvoyant à ce qui par nature est inanimé. Nous retiendrons la signification du groupe nominal étendu « Petite fille de rien » employé dans le sens péjoratif de quelque chose sans valeur, insignifiante.

Tel que nous constatons dans le roman de Sylvie Germain, la négation de l'humain dans Céleste s'opère également moyennant les insultes des épurateurs et du public : « qu'elle montre donc à tous la "vérité" de son corps, de son être ; un cloaque perfidement emballé dans une jolie peau » (*I*, 254). L'identification de son corps avec ce lieu à l'usage public, réceptacle aux eaux usées et à toutes sortes d'immondices, est la plus méprisante des matérialisations puisqu'elle transforme son corps en un récipient utilisé par quiconque le désire pour se délecter. Considérée un être abject, Céleste est déshumanisée, expulsée de la norme humaine.

La cascade d'insultes lancées contre Céleste à travers le narrateur se poursuit dans la phrase suivante : « Allez, que l'on ne s'y méprenne plus, que l'on regarde en transparence de cette peau trompeuse qui n'empaquette que de la chair à bas prix, de la vulgaire viande à soldat – une panse à foutre ennemi, à immondices » (*I*, 254). Sous la plume de S. Germain, cet enchaînement d'offenses révèle la formation d'une suite de figures de style dont le but est la réification de la jeune femme. Bien que le terme « peau » renvoie au corps humain, ce substantif cache dans cette phrase injonctive une synecdoque restrictive, puisque l'épurateur n'utilise que la partie (sa peau) pour le tout (son corps) pour désigner la femme. L'insistance méprisante se prolonge dans la proposition relative où l'on trouve initialement le terme « chair » qui voile également une synecdoque restrictive, puisque la romancière désigne une partie du corps humain de Céleste (sa chair) pour le tout (les différents appareils, organes, tissus ou cellules de son corps). Dans les deux réifications, l'essentialisation, la réduction du corps de Céleste exclusivement à deux parties entraîne sa réification puisque ce qui constitue le corps d'un être humain est l'intégrité de sa structure physique. Isolés de la structure corporelle, ils ne sont que de la matière inanimée. De plus, la romancière assure leur matérialisation à travers les compléments de détermination de nom indi-

quant la qualité « à bas prix », « à soldat » et « à foutre ennemi », qui renforcent par ailleurs le mépris. Nous signalerons finalement l'introduction du terme « viande », renvoyant lexicologiquement à la chair comestible d'animal et de poisson, et reconduisant à nouveau vers l'animalisation de la femme.

Figueras emploie le même terme dans une comparaison pour se référer au corps de Jeannette après sa violation en réunion : « Quand ils se furent repus d'elle comme des chiens d'un morceau de viande, ils résolurent de la donner en spectacle à la ville » (*PChV*, 123).

Dans ces dernières scènes en particulier, mais en général dans toutes les épurations analysées, le regard porté par les spectateurs sur les épurées joue un rôle important car les spectateurs l'approuvent et le soutiennent à travers le même. À propos du regard, Foucault (1993 : 179) souligne sa double fonction de surveillance et de normalisation : « Il est un regard normalisateur, une surveillance qui permet de qualifier, de classer et de punir. Il établit sur les individus une visibilité à travers laquelle on les différencie et on les sanctionne ». C'est ainsi que le pouvoir patriarcal se réaffirme.

Concernant la matérialisation, nous repérons certains verbes très expressifs, comme celui que Madeleine emprunte pour souligner ce que les tondeurs ont mis à exécution sur sa tête : « L'homme qui m'a découpée ne commente pas » (*E*, 153). Au lieu de recourir au verbe « couper », Valentine Goby adopte le verbe « découper », dont le complément devrait désigner normativement un objet considéré comme un tout ou bien une partie que l'on détache d'un tout. Cependant, au moyen de l'attribution d'un complément doté du trait humain, la romancière traduit la réification de Madeleine.

La plus vaste des matérialisations est réalisée par Goby sur le corps de Madeleine : « Je suis la France couchée, ils disaient » (*E*, 153), affirme-t-elle lors de sa tonte. Dans cet énoncé, nous déchiffrons une synecdoque généralisante permettant de saisir symboliquement l'idée des épurateurs sur la relation entre leur compatriote et un nazi.

Nous devinons un cas exceptionnel de réification dans *L'Échappée* que nous situons, non pas dans le temps de l'histoire, mais dans une narration que le personnage imagine ultérieure :

Quelqu'un prend une photo. Je vais être une carte-souvenir de la Libération, la vraie, celle qui a mis l'Allemagne à genoux, en devanture des marchands de journaux [...] On me collectionnera dans des boîtes à chaussures pour montrer aux petits enfants, mes dix-neuf ans vont jaunir dans l'ombre, avec le mauvais papier (*E*, 152).

Certes, les appareils photographiques ont légué au lendemain de la libération des centaines d'images à l'avenir dont la scène principale est une femme ou un groupe de femmes épurées, fondamentalement durant ou après la tonte. Face aux objectifs,

Madeleine devine sa transmutation en image imprimée sur du papier et léguée à l'avenir. Effectivement, V. Goby avance une réalité historique, puisque la mémoire collective ne conserve principalement pas des histoires personnelles sur ces « filles méprisables », mais un archétype de femme française immorale durant l'Occupation, renforcée par les centaines de photographies physiques et virtuelles en circulation dans tous les domaines.

La culmination de l'épuration de la « collabo » en vie comporte son viol public et en public, le dernier signe de la domination culturelle et symbolique de l'homme. Bien que les exemples soient quasiment absents dans notre sélection romanesque, les historiens et les témoins consacrent une attention toute particulière au viol des « collabos » par les épurateurs. Ces agressions sexuelles seront pour certaines femmes la dernière des humiliations vécues, la dernière scène d'un processus douloureux de déshumanisation destiné à réduire leur être à l'état de non-être. Suivant Julie Desmarais (2010 : 115), « [la collabo] n'est pas épargnée par les auteurs de certaines mémoires : elle saigne, elle a mal, elle est parfois torturée et même violée selon les cas ».

Nous avons repéré un cas exceptionnel dans le roman de Figueras où le narrateur rapporte le viol en groupe de Jeannette avant son assassinat : « “En attendant, Arthur, j'ai entendu dire que tu étais encore puceau. Eh bien, voilà une riche occasion, mon petit gars”. Naturellement, après le boutonneux, ils y passèrent tous » (*PChV*, 115). Son viol serait le résultat de sa réification, de sa considération comme un objet sexuel pour le violeur. Au début de notre article, nous soutenions l'idée de considérer les épurations généralisées dans toute la France comme une sorte de guerre civile non déclarée ; suivant cette appréciation, les viols comme celui de Jeannette représenteraient des actes de guerre. Les collaboratrices seraient considérées par l'imaginaire patriote comme des vaincues, au même titre que leurs amants nazis. Nous soutiendrons nos affirmations sur l'hypothèse de Sandrine Ricci (2014 : 52) pour qui « les violences sexuelles sont consubstantielles aux conflits armés depuis la nuit des temps ». À cette réalité historique, s'ajoute le préjugé, également légendaire, de la femme comme un être dont la possession par un homme est réalisable moyennant l'exercice du pouvoir à travers le viol. Nous considérons le viol de ces femmes comme la stigmatisation physique et symbolique de leur corps, de même que la manifestation agressive de la supériorité machiste et virile des hommes. Pour ces épurateurs-voleurs, les femmes ne sont plus que des objets, et en tant que tels violées, livrées à la jouissance des hommes. Suivant Martine Chaponnière (1992 : 99), « les femmes forment une classe d'objets au sens mathématique et social du terme, caractérisée par l'appropriation collective de leur corps ».

5. Conclusion

Des milliers de Françaises, accusées d'avoir collaboré avec l'ennemi, furent injustement condamnées. Sans prendre en considération les « collaboratrices verticales », pour un certain nombre d'entre elles, le seul crime fut d'avoir aimé un ennemi ou d'avoir couché avec lui. Livrées à la haine de certains citoyens ressentis, qui confondaient le dévouement à la patrie avec le fanatisme à la nation, elles furent persécutées et maltraitées physiquement et psychologiquement, parfois même jusqu'à la mort. Cette persécution et cette maltraitance traduisent l'animalisation et la réification des femmes du fait du traitement infligé par leurs épurateurs.

« Modelée » par les mémoires collective et individuelle, par les nombreuses photographies et documentaires en circulation depuis lors, la « collabo » est devenue un personnage littéraire. Ainsi, l'alliance histoire-mémoire-littérature-arts visuels a contribué progressivement à la création d'un stéréotype français féminin de l'après-guerre.

La recherche que nous avons menée permet de mettre en évidence, hormis certains romans signalés dans la recherche, la création d'une littérature essentiellement populaire et sentimentale dont le principal objectif est de réhabiliter, c'est-à-dire, de reconnaître son innocence, pour condamner à son tour les épurateurs et les spectateurs actifs ou passifs. Sous la plume de ces écrivains, la femme épurée est victime de la méchanceté et de la lâcheté de leurs épurateurs, contribuant décidément au stéréotypage de la Française épurée. Indépendamment de la qualité littéraire de ces romans, la « collabo épurée » est devenue un actant de la littérature française de la Seconde Guerre mondiale. Tant s'en faut, ces romanciers et romancières n'introduisent pas un point de vue critique permettant d'examiner la problématique qui, en élargissant le sujet, entoure l'épuration, ses origines et sa répercussion sur les générations à venir. L'image fondamentale créée est celle d'une société vindicative tout juste sortie de la guerre, s'acharnant sur des jeunes femmes ingénues et innocentes afin d'éveiller l'acquiescement et la tendresse des lecteurs et des lectrices.

Dans ces histoires romancées, bien que parfois de manière peu illustrative, le romancier s'arrête sur les différentes scènes qui composent l'acte d'épuration pour rendre compte de la brutalisation physique et de la torture psychologique endurées par ces femmes. Dans ce sens, l'intérêt de ces romans se situe dans la mise en valeur de la répercussion littéraire d'un fait historique que nous estimons essentiellement misogyne, voué à la déshumanisation des femmes à travers son animalisation et sa réification.

Concernant l'animalisation de la femme, nous constatons d'une part, le recours à des insultes qui dégradent la femme en la reléguant au règne animal et l'outragent pour mieux la condamner. Ce type de bestialisation intègre une forme de violence psychologique qui poursuit l'infériorisation de ce « type » de femme aux mains d'un groupe réduit d'hommes l'excluant de la race humaine qui se décline en

métaphore zoomorphe. L'exclusion sur la base d'un critère morale entraîne la suprématie des unes sur les autres, ouvrant une brèche sociale d'ordre moral entre deux types de citoyennes : celles qui ont supporté douloureusement l'Occupation face à celles qui se sont pliées aux cupidités humiliantes de l'ennemi.

D'autre part, l'animalisation de la femme concerne les différents mécanismes mis à profit par les victimaires pour déshumaniser leurs victimes lors de l'épuration. Cette forme de bestialisation résulte du recours à la violence physique des victimaires sur les victimes. En empruntant l'expression à Harold Garfinkel (1956 : 420)²⁵, la « cérémonie de dégradation » leur permet de situer un être à l'intérieur ou à l'extérieur de l'ordre humain, autrement dit de l'arracher de la communauté humaine. Durant cette cérémonie d'abaissement, les épurateurs s'acharnent à les déposer de leur identité humaine afin de soutirer, d'assurer la subordination de leur nature et le contrôle de leur esprit. Dans cette relation « dominant/dominé », nous avons repéré la relation de supériorité et de domination qui s'établit culturellement entre l'homme et l'animal, et qui entraîne leur dégradation et leur humiliation, voire la perte de leurs droits fondamentaux.

Dans les romans analysés, les romanciers combinent parfois l'animalisation des femmes épurées avec leur réification. Nous avons observé que la déshumanisation à travers la réification est introduite à la fin de l'épuration, constituant le *summum* de la perte de la catégorie humaine. À ce point, les auteurs introduisent une terminologie très expressive pour qualifier certaines parties de l'anatomie des femmes, ou pour les désigner. Nonobstant, la métamorphose la plus brutale de la femme épurée en matière se produit lorsque le(s) épurateur(s) abuse(nt) de son corps pour leur seul plaisir, faisant d'elle un objet de satisfaction sexuelle. Transformée en exutoire de la violence masculine au regard des spectateurs, le viol de la « collabo » devient la manifestation du pouvoir et de la puissance d'un mâle patriote, qui moyennant ses actes croyait rendre justice à son pays alors qu'en réalité, il contribuait à une des pages les plus honteuses de l'Histoire de la France de la masculinité.

Déshumanisées, animalisées et réifiées, qu'il s'agisse dans la fiction romanesque ou dans la réalité historique, les femmes qui survécurent physiquement à l'épuration durent faire face aux blessures psychiques d'un événement douloureux. Du point de vue historique, les femmes épurées ont gardé le silence pendant de longues années, seulement quelques-unes en fin de vie ont eu le courage de témoigner oralement. Occasionnellement, la deuxième génération au mépris de l'opinion publique a pris le relais pour révéler l'histoire de leur mère. Néanmoins, les unes et les autres ont réussi à prendre la parole, encouragées fondamentalement grâce aux études

²⁵ *Vid.* « Any communicative work between persons, whereby the public identity of an actor is transformed into something looked on as lower in the local scheme of social types, will be called a "status degradation ceremony" ».

de genres. Notre recherche a dévoilé l'épuration comme un châtement adressé à la sexualité de la femme et une appropriation du corps de la femme.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANGLADE, Jean (1981) : *Les permissions de mai*. Paris, Juillard.
- ARBOGAST, Bertrand (2010) : *La Tondue : Un amour de jeunesse franco-allemand*. Paris, L'Harmattan.
- BARBÉRIS, Pierre (1980) : *Le Prince et le marchand. Idéologiques, la littérature, l'histoire*. Paris, Fayard.
- BOURDREL, Philippe (2002 [1988]) : *L'épuration sauvage. 1944-1945*. Paris, Perrin.
- BOURGINAT, Elisabeth & Jean-Pierre RIBAUT (2003) : *Des animaux pour quoi faire ? Approches interculturelles, interreligieuses, interdisciplinaires*. Paris, Éditions Charles Léopold Mayer.
- BROSSAT, Alain (1992) : *Les tondues. Un carnaval moche*. Levallois-Perret, Manya.
- BUTTON, Philippe (2006) : « La Résistance, la tonte des femmes et la crise de la masculinité en France », in François Marcot et Didier Musiedlak (dir.), *Les Résistances miroirs des régimes d'oppression. Allemagne, France, Italie*. Paris, Presses universitaires de Franche-Comté.
- CAPDEVILA, Luc et Fabrice VIRGILI (1999) : « Épuration et tonte des collaboratrices, un antifémimisme ? », in Christine Bard (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*. Paris, Fayard, 255-267.
- CHAPONNIÈRE, Martine (1992) : *Devenir ou redevenir femme : l'éducation des femmes et le mouvement féministe en Suisse, du début du siècle à nos jours*. Genève, Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève (Mémoires et Documents-In-8).
- CHEVALIER, Jean. et Alain GHEERBRANT (1969) : *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*. Paris, Robert Laffont.
- CROUSSY, Guy (1980) : *La tondue*, Paris, Grasset.
- DEFORGES, Régine (1985 [1982]) : *La bicyclette bleue, v. 3 : Le diable en rit encore*. Paris, Ramsay.
- DESMARAIS, Julie (2010) : *Femmes tondues. France-Libération. Coupables, amoureuses, victimes*. Québec, Presses de l'Université de Laval.
- DURAS, Marguerite (1987 [1960]) : *Hiroshima mon amour. Appendices*. Paris, Gallimard.
- ECK, Hélène (1992) : « Les Françaises sous Vichy », in Françoise Thébaud (dir.), *Histoire des femmes*. t. 5. Paris, Plon, 287-323.
- ESCARPIT, Robert (1966) : « De la littérature comparée aux problèmes de la littérature de masse ». *Études françaises* 2(3), 250-378.
- FEUERBACH, Ludwig (1864) : *Essence du christianisme*. Traduction de l'allemand de Joseph Roy. Paris, Librairie internationale.

- FIGUERAS, André (1981) : *Pas de champagne pour les vaincus*. Paris, Publications André Figueras.
- FOUCAULT, Michel (1992 [1975]) : *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris, Gallimard (Tel).
- GARFINKEL, Harold (1956) : « Conditions of successful degradation ceremonies ». *American Journal of Sociology* 61 (5), 420-424.
- GERMAIN, Sylvie (2008) : *L'Inaperçu*. Paris, Albin Michel.
- GOBY, Valentine (2007) : *L'Échappée*. Paris, Gallimard (Folio).
- HASLAM, Nick (2006) : « Dehumanization: an integrative review ». *Personality and Social Psychology Review* 10(3), 252-264.
- HASLAM Nick, Paul BAIN, Lauren DOUGE, Max LEE and Brock BASTIAN (2005) : « More Human Than You : Attributing Humanness to Self and Others ». *Journal of Personality and Social Psychology* 89(6), 937-950
- JACQUES, Alexia et Noémie GIRARD (2012) : « Corps et souffrances génocidaires. Plongée dans l'univers de la déshumanisation ». *Dialogue* 3(197), 31-41.
- KANBAN, Katia (2014) : « Le rat ». *Implications philosophiques. Espace de recherche et de diffusion* s.n. Disponible sur : <http://www.implications-philosophiques.org/actualite/une-le-rat>.
- MARPEAU, Elsa (2015 [2014]) : *Et ils oublieront la colère*. Paris, Gallimard (Série noire).
- NORA, Pierre (1978) : « Mémoire collective », in Jacques Le Goff (éd.), *La nouvelle histoire*. Paris, Retz, 398-401.
- RICCI, Sandrine (2014) : *Avant de tuer les femmes, vous devez les violer ! : Rwanda. Rapports de sexe et génocide des Tutsi*. Paris, Syllepse.
- ROISIN, Jacques (2010) : *De la survivance à la vie. Essai sur le traumatisme psychique et sa guérison*. Paris, PUF.
- ROUSSO, Henry (1990) : *Le Syndrome de Vichy, de 1944 à nos jours*. Paris, Le Seuil (Points/Histoire).
- ROUSSO, Henry (1992) : « L'épuration en France : une histoire inachevée ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 33, 78-105.
- ROY, Bruno (1974) : « La belle e(s)t la bête : Aspects du bestiaire féminin au moyen âge ». *Études françaises* 10(3), 309-317.
- SABATIER, Robert (1990) : *La Souris verte*. Paris, Albin Michel.
- SARTRE, Jean-Paul (1944) : « Un promeneur dans Paris insurgé ». *Combat* 2 septembre 1944.
- VIRGILI, Fabrice (2004) : *La France « virile ». Des femmes tondues à la Libération*. Paris, Payot & Rivages (Petite Bibliothèque Payot).